

et non au médius, comme le faisaient la plupart des nouveaux mariés, car disait le rituel, « dans le doigt annulaire passe une veine qui va jusqu'au cœur, siège de l'amour. »

Il termine par le récit de la bénédiction du repas et enfin du lit nuptial, sur lequel les époux se tenaient, assis ou couchés, pendant la récitation des oraisons.

M. le baron de Bonnault communique l'inventaire d'un mobilier Montdidérien du XVII^e siècle, qu'il a trouvé dans des papiers de famille; il commence par décrire la maison habitée par Bosquillon de Bouchoir, maison restée jusqu'il y a peu d'années dans la même famille et qui n'a guère subi de changements pendant cette longue période. Il nous dépeint le maître du logis, dont les ancêtres étaient venus d'Angleterre à la suite de la guerre des Deux-Roses, nous montre cet intérieur modeste, dans lequel on remarquait cependant une assez nombreuse argenterie et notamment dix-sept fourchettes, objets rares pour l'époque, la grande quantité de toiles, filées à la maison, encore en partie en pièces, et dont l'estimation est fort élevée. Les autres objets de luxe sont en petit nombre, un seul tableau, représentant Saint-Paul et de peu de valeur, et, pour seules parures de femme, une coiffure et un collier de perles « à l'once » dont la valeur n'excédait pas vingt livres.

Rapprochant ce document d'autres inventaires rédigés à la même époque, M. de Bonnault y puise la matière de comparaisons intéressantes et de remarques curieuses sur la vie de la bourgeoisie de province au dix-septième siècle.

M. le comte de Marsy présente une analyse de la publication récemment faite des mémoires de Louis-Auguste Le Pelletier de Glatigny, lieutenant général d'artillerie (Paris, Hachette, in-8), et en signale l'intérêt pour notre pays, dans lequel, depuis deux siècles,

NOTE RECTIFICATIVE

AU SUJET

D'UN MOBILIER MONTDIDÉRIEN

au XVII^e siècle

Diverses pièces parvenues à ma connaissance depuis l'impression d'*Un mobilier montdidérien* me permettent de rectifier une erreur relative à la maison inventoriée au décès de la femme de Daniel-Paul Bosquillon de Bouchoir (Voir p. 31). Cette maison n'appartenait pas à sa famille depuis deux siècles, suivant une tradition locale trop facilement acceptée, et elle n'a rien de commun avec l'Hôtel de la Hache.

Cette auberge située sur la place, en face de l'Hôtel de Ville, fut de tous temps le rendez-vous des bourgeois oisifs qui, fatigués de battre le pavé en devisant du prochain, allaient y finir la soirée dans de copieuses libations. Avant de disparaître, au début de ce siècle, elle eut pour hôtes le duc de Chartres, plus tard Louis-Philippe et son frère le duc de Montpensier se rendant à l'armée du Nord en 1791 ; et deux ans après, les conventionnels Joseph Lebon et André Dumont.

La maison de Daniel-Paul Bosquillon de Bouchoir occupe actuellement le n° 7 de la rue de la Commanderie. Elle échet à son père Jean Bosquillon, seigneur de Bouchoir, en vertu d'un partage du 2 avril 1608, devant les notaires Charles Martinot et Israël du Bus, entre Jean et ses quatre frères et sœurs.

Cette maison est désignée comme provenant de Marguerite Coulet, leur mère.

Je ne puis remonter plus loin et tout ce que je sais c'est que Marguerite Coulet s'était mariée le 17 novembre 1553 avec Antoine Bosquillon de Bouchoir, père de Jean.

La grande maison, avec la petite qui lui est contiguë, fut estimée en 1608, quinze cents livres. Nulle doute ne peut s'élever sur son emplacement, car quelques années plus tard, le mur du rempart, qui fermait le jardin du côté du fossé de la ville, s'écroura et Jean de Bouchoir passa le 6 mai 1629 un marché pour la réfection du rempart qui soutenait les terres de son jardin. Les boutisses en pierre de Gratibus, que l'entrepreneur devait placer de six pieds en six pieds dans le mur en briques, sont encore visibles.

X. B.